

Souvenir de Adolphe Clos

Alexis Bétemps

C'est par lui que, pour la première fois, j'avais entendu citer Léopold Sédar Senghor, poète et, à l'époque, président de la république du Sénégal. La phrase était celle devenue fameuse plus tard : « À chaque personne âgée qui meurt c'est une bibliothèque qui brûle ».

La première chose qui m'est venue à l'esprit à la nouvelle de sa mort c'est cette phrase. J'en ai eu honte parce que face à la mort, je me suis dit, j'aurais dû penser d'abord à la souffrance qu'un cher ami a dû endurer, au chagrin de sa nombreuse famille, peut-être la dernière famille patriarcale valdôtaine, face au déchirement qu'on ressent quand quelqu'un nous quitte pour toujours. Mais je me suis dit aussi, que la mort d'Adolphe représente pour le Pays une telle perte qu'il est normal qu'elle s'impose à l'attention de tous ceux qui aiment encore cette vieille Vallée, hélas, insouciante de ses racines, qui semble avoir entrepris un voyage la



Aoste 1970. Allocution de Monsieur Adolphe Clos lors d'une séance de l'Académie Saint-Anselme.

menant loin de ses destinées anciennes. Adolphe était une bibliothèque vivante dans le vrai sens du mot pour la connaissance profonde qu'il avait des littératures valdôtaine et française, ainsi que de notre civilisation alpestre qu'il interprétait avec un naturel saisissant. Le fait d'avoir dirigé la Bibliothèque Régionale pendant des longues années n'a été que la reconnaissance naturelle de ses connaissances de la part de l'administration : qui mieux que lui ? Il était à son aise dans le rôle de directeur d'une importante institution culturelle comme il l'était dans l'étable où il gardait ses Reines. Chose très rare, de nos temps, au moins. Et cela sans aucune affectation, sans la moindre concession au snobisme des notaires suisses et d'ailleurs, propriétaires blasés de Reines achetées.

Je l'avais connu quand, jeune étudiant, j'étais en train de préparer mon mémoire de licence, sur l'utilisation de la langue française dans les premières vingt années d'autonomie politique de notre Vallée. André Zanotto qui m'a beaucoup aidé dans mes recherches, m'avait conseillé d'aller lui parler, dans son petit bureau des anciens locaux de la Bibliothèque Régionale. À l'époque, les étudiants n'étaient pas encore nombreux, et surtout pas les valdôtains de souche d'origine ouvrière ou paysanne.

Il m'accueillit avec chaleur et au bout d'un moment j'étais conquis par son charme et ses connaissances. Dès lors, dans diverses occasions, j'ai passé des heures dans son bureau, au bistrot devant un bon verre de vin ou dans un coin de rue, debout, à l'écouter raconter. Il avait connu tous les protagonistes de ce moment crucial de l'histoire valdôtaine qu'est l'après guerre 1939-1945, avec ses remous annexionnistes, ses espoirs, ses luttes et ses déchirements. Il n'était pas nécessaire de le prier pour qu'il raconte, à la condition que les écouteurs soient jugés à même de le comprendre dans ses moindres replis.

En famille et au village, il parlait patois mais en Ville, il préférait parler français avec tous ceux qui pouvaient le parler d'une manière acceptable : un français élégant, presque académique et en même temps teinté de régionalismes précieux, hérités des milieux francophones valdôtains qu'il avait fréquentés dans sa jeunesse. Mais surtout, au-delà de la langue employée, il savait parler avec le cœur quand il était question de notre Vallée. Il passait de l'émotion, quand il évoquait des personnalités qu'il chérissait, Émile Chanoux, l'abbé Trèves, et peu d'autres, à la rage, quand il parlait de ceux qu'il considérait des traîtres, une bonne partie de la classe dirigeante valdôtaine de l'époque, y compris le clergé ! Il disait cela avec beaucoup d'amertume, avec l'amertume d'un catholique pratiquant qui s'est senti trahi par ceux avec qui il aurait aimé se sentir en syntonie. J'aurais passé des heures à l'écouter, chose que j'ai fait assez souvent, jusqu'à ce que mes engagements ne soient devenus trop exclusifs. Et je crois lui devoir beaucoup de ma formation valdôtaine, un petit peu trop composite peut être. J'aimais beaucoup l'écouter, surtout quand il me parlait de l'annexionnisme : à l'époque, ce moment historique avait été criminalisé par une opinion diffuse, refoulé de la mémoire et

personne n'en parlait plus pas même les protagonistes. Les premières recherches historiques à ce sujet débutaient alors que devaient paraître quelque temps plus tard les travaux de Marc Lengereau. Adolphe a été le premier à me parler de ce mouvement avec clarté, citant noms et prénoms, avec sympathie. En l'écoutant, à ma grande surprise, je découvrais des militants insoupçonnés que je connaissais bien, parfois même des parents lesquels pourtant, ils ne m'en avaient jamais soufflé mot. Il parlait d'un peuple qui avait su retrouver sa dignité pour se libérer du fascisme et qui avait eu le courage de proposer des solutions politiques hardies, qui l'auraient mis à l'abri de toute résurgence de l'idée totalitaire, maladie italienne. Amoureux des gens de son Pays, des montagnards, des éleveurs, des paysans chez qui il reconnaissait les derniers détenteurs des vertus anciennes, rappelées par Émile Chanoux et chantées par Cerlogne : il connaissait par cœur le poème « *La bataille di vatse a Vertozan* » qu'il récitait, parfois, à la table du café de Coquillard, « La Brézilienne » de Place Chanoux à un petit nombre d'amis enchantés. Il adorait la culture française dans laquelle il se retrouvait pleinement. Il connaissait par cœur de longs passages des auteurs classiques qu'il citait avec grand naturel à chaque occasion, sans jamais paraître pédant. Il parlait un bon italien mais il le parlait le moins possible. Comme toutes les personnes intelligentes, il considérait belles toutes les langues du monde, mais pour son usage personnel, il préférait les siennes, le Français et le Patois, considérant, sans ambiguïté, l'Italien comme une langue étrangère, à lui et à notre Pays. Il appréciait les gens plus pour leurs capacités, leur cœur et leur esprit que pour leur langue mais, tout naturellement il partageait plus d'affinités avec les patoisants et les francophones, qu'avec les italo-phones, chez qui il trouvait souvent une arrogance provinciale de type fasciste, l'esprit francophobe de « *siamo in Itaglia* », la présomption brouillonne et des vellétés colonisatrices, plus ou moins déguisées. À ceux là, il réservait son ironie corrosive qui lui faisait luire les yeux. Vertueux de la parole, il n'a pas écrit beaucoup : quelques articles sur le « Flambeau » ou « Le pays d'Aoste », des commémorations, quelques présentations.

On lui a tellement demandé d'écrire : il ne disait pas non, mais il est évident que quelque chose le freinait. Sa haute considération de la langue ? La peur de ne pas réussir à traduire en écrit la complexité et l'articulation infinie de sa vision de la Vallée d'Aoste ? Peut-être... Et pourtant, pour nous qui restons, et pour les générations futures surtout, il lui aurait suffi d'écrire comme il parlait...

Avec sa retraite, il commence une nouvelle phase de sa vie ou mieux il reprend un discours interrompu quand il partit pour les études. Malgré ses allusions constantes et ses liens continus avec le monde paysan, en réalité il s'en était éloigné, faute de temps. La retraite lui permit finalement de redevenir à plein temps ce qu'il avait toujours rêvé d'être : un éleveur passionné, compétent et attentif. Il prit alors ses distances des milieux culturels valdôtains pour se concentrer sur « la campagne » et sur « la vache ».

Je crois que personne n'a jamais su parler de la vache comme il le faisait. Il en parlait comme d'une jeune fille gracieuse et fidèle. Il se plaisait souvent à raconter qu'une fois, l'évêque Mathurin Blanchet, pour qui il n'avait pourtant pas une sympathie particulière, lors d'un sermon quelque part en Italie, avait comparé la Sainte Vierge Marie à une vache, surprenant les bonnes femmes présentes et une partie du clergé citadin. Monseigneur Blanchet, comme Adolphe, avait été petit berger et quand il disait vache il savait de quoi il parlait. La vache valdôtaine n'était pas considérée un animal quelconque puisqu'on lui reconnaissait des vertus qu'on attribue généralement aux hommes : elle est belle, forte, fière, affectueuse, dégourdie voire rusée, combative, généreuse, fidèle... Je dis bien la race valdôtaine parce que les autres races, celles des plaines avant tout, ne l'enthousiasmaient guère. Je me souviens d'un voyage en bus pour Paris, avec un petit groupe d'amis parmi lesquels Adolphe. Nous accompagnions Lin Colliard qui devait retirer un prix littéraire, bien mérité, pour son ouvrage « Culture Valdôtaine à travers les siècles ».

Nous étions tous plus ou moins assoupis dans nos fauteuils respectifs, quand j'ai entendu une voix murmurer : « Pauvres gens ! Pauvres gens ! Comment veux-tu qu'ils vivent avec ces bêtes là ! ». C'était Adolphe qui contemplait le doux paysage de la Bresse. J'ai regardé de la fenêtre et dans la lumière pâle d'une aube tardive d'hiver, j'ai vu comme des fantômes, des vaches blanches, lourdes et paisibles, au pâturage, dans un pré blanc de givre.

Quand on parle d'Adolphe, les souvenirs reviennent nombreux et vigoureux. Des souvenirs gais, joyeux, faits de paroles agréablement modulées, d'anecdotes savoureuses, de considérations badines. Sa biographie et sa bibliographie sont à faire : j'ai préféré ici essayer de dresser son profil culturel. C'est plus urgent et je le lui dois. Mais, sa production écrite est relativement réduite, nous le savons : celle signée tout de moins, puisqu'il a aussi souvent écrit pour d'autres...

Heureusement, il se prêtait volontiers aux interviews et la phonothèque de l'AVAS conserve de nombreux témoignages qu'il nous a confiés : enquêtes thématiques, tables rondes, souvenirs de vie, conversations à bâtons rompus, tout ce qu'Adolphe disait était intéressant. Maigre consolation, certainement. Mais au moins ceci reste.

Avec Adolphe Clos disparaît l'un des derniers traits d'union avec cette classe d'intellectuels valdôtains, déjà peu nombreuse, qui se sont nourris d'enseignements de l'abbé Trèves, puis de l'abbé Bréan, dont il a fréquenté le Cercle.

Les temps des grands maîtres sont passés, au moins pour une certaine Vallée d'Aoste, ouverte et anticonformiste. Il est vrai que personne n'est irremplaçable, mais la Vallée d'Aoste, avec sa mort, se trouve soudain plus pauvre. Et moins valdôtaine aussi.